

**Inauguration de la statue du Général De Gaulle
18 juin 2010
Discours de M. Jean-Marc Ayrault
Député-Maire de Nantes**

Monsieur le Préfet,
Mon Général,
Monsieur le président du Conseil régional,
Monsieur le président du Conseil général,
Monsieur le représentant de la Ville de Grenoble,
Monsieur le président de la délégation départementale de
la Fondation de la France Libre,
Mesdames et Messieurs les représentants du Monde
Combattant,
Mesdames, Messieurs,
Chers amis,

Le mardi 18 juin 1940, pourtant le jour anniversaire de la bataille de Waterloo, un général français à peu près inconnu, seul dans le grand naufrage, prenait appui sur la démocratie anglaise pour insuffler à la France l'esprit de résistance, et prenait ainsi rendez-vous avec l'histoire. Dans un studio de la BBC, comme un technicien lui demandait un essai de voix, il dit simplement « la France ».

Puis de cette voix passée à la postérité il édicta ce principe qui a fait basculer son destin et celui de la France :
« quoiqu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra jamais ».

Au moment où tout s'écroulait, Charles de Gaulle, général de brigade à titre temporaire, sous-secrétaire d'Etat d'un gouvernement aux abois mis à l'écart par le gouvernement d'abandon qui lui succède et qui allait sacrifier la République, incarna ce qu'il restait d'honneur et d'espérance dans l'effondrement national de ce que Marc Bloch a appelé « l'étrange défaite ».

Il fallait être fou, libre, incapable de médiocrité pour accomplir cet acte de rébellion contre le gouvernement d'abandon qui, par la voix de Pétain, maréchal ambitieux ayant kidnappé la légalité, ne voulait plus continuer le combat.

Il fallait être fou pour rompre avec les siens, pour oser se soulever contre l'immense majorité d'un peuple en détresse à qui on avait fait perdre l'espoir et qui ne pouvait voir en cet homme qu'un aventurier ou un traître.

Il fallait être fou ou plutôt être hanté par cette « certaine idée de la France » et par les valeurs les plus hautes de cette Nation si étrange et si instable.

Pour lancer cet appel, il fallait une immense lucidité, une foi dans l'avenir d'un pays traumatisé par l'exode et la défaite d'une armée considérée quelques semaines auparavant comme la meilleure du monde.

Jamais Charles de Gaulle ne fut plus grand que ce 18 juin 1940. Jamais il ne fut aussi seul. On le célèbre aujourd'hui partout en France et à Londres mais de ce premier appel il ne reste rien, car ce n'est que quelques jours plus tard qu'il fut enfin enregistré. C'est un rebelle qui lança, ce 18 juin 1940 au micro de la BBC, ces quelques phrases passionnées et simples, ces quelques mots prophétiques devenus mythiques.

Le discours du 18 juin est un acte de rupture et de défi, un acte fondateur de la résistance française, un acte qui a incarné le patriotisme au plus noir de la débâcle.

Le 18 juin 1940, la légitimité française se transportait à Londres, la capitale de la résistance au Troisième Reich dont Churchill fut l'âme et le glaive. Elle renaissait dans la bouche d'un officier français solitaire, théoricien trop ignoré d'une guerre moderne, commandant valeureux pendant quelques semaines d'une division blindée.

L'homme du 18 juin décrivit en visionnaire le scénario intégral de la Seconde Guerre mondiale avec la promesse de la victoire finale pour des démocraties hâtivement condamnées à mort.

Quelques milliers de Français tout au plus ont entendu l'appel de ce général au patronyme prémonitoire. En ce

début d'été 1940, qu'ils l'aient entendu ou non, ils sont en réalité une minorité « immense » venue de mondes souvent contraires qui font ce choix à première vue déraisonnable de dire non au défaitisme.

Seuls contre tous, ils partent à l'aveugle, sans feuille de route, sans point de chute et pour la plupart sans connaissance de l'Angleterre. Ils tracèrent ainsi leur chemin de gloire et de sang parce que les valeurs de la patrie leur collaient aux pieds. Ils étaient conscients de vouloir participer à quelque chose de plus grand qu'eux, d'épouser les combats de leur temps : ceux de la fraternité contre le joug de l'occupant, de l'élan vers l'avenir contre la barbarie de l'idéologie nazie et fasciste.

Avec le Général de Gaulle, avec bientôt les résistants de l'Intérieur organisés et unis, ils furent la France. Cette France Libre, cette France du refus, cette France de la résistance derrière laquelle ils combattaient avec au cœur l'espérance de construire un monde plus fraternel.

Que serions-nous devenus sans la résistance ? Que serions-nous devenus sans l'appel du 18 juin ?

Que serions-nous devenus sans les compagnons de la Libération et tous ces combattants de l'ombre, ces femmes et ces hommes souvent anonymes, de la Résistance sur le

sol de France, sans ceux des Nouvelles-Hébrides, du Tchad, du Cameroun français, du Congo, d'Oubangui-Chari, des comptoirs de l'Inde, des Etablissements français de l'Océanie et de Nouvelle-Calédonie qui se rallièrent les premiers à la France Libre ? Que serions-nous aujourd'hui sans cet esprit de résistance ?

Il est la matrice des valeurs que nous devons continuer à défendre aujourd'hui parce qu'elles constituent le socle de notre pacte social. Ces valeurs qui se sont incarnées dans le Conseil national de la Résistance, ce front du refus de l'Occupation, mais aussi ce laboratoire d'innovations politiques majeures, de conquêtes civiles et sociales contenues dans le Programme du Conseil National de la Résistance conclu le 15 mars 1944, et qui demeure pour nous un texte fondateur et de référence, qui permet à la fois l'établissement de la démocratie la plus large, la pleine liberté de la presse, la défense et l'amélioration du droit au travail et du droit au repos, la sécurité de l'emploi, la réglementation des conditions d'embauche et de licenciement, un plan complet de sécurité sociale, une retraite permettant aux travailleurs de finir dignement leurs jours... et la construction d'une Europe nouvelle unie dans la paix, la coopération, la solidarité et l'entraide.

Car résister c'est créer. Résister c'est savoir dire non à l'infamie, à la trahison, aux reniements des valeurs de la

démocratie politique et sociale. Résister, c'est savoir dire oui à la justice, à la solidarité, à la paix, au progrès social et au respect de la dignité humaine. La résistance est à la fois un acte de libération et de création.

Parce que les générations passent, que les combats s'effacent, en ce 18 juin 2010, 70 ans après cette déclaration fondatrice de Charles de Gaulle, Nantes, ville résistante, et aussi ville martyr, première Ville Compagnon de la Libération, a un devoir particulier de mémoire.

L'œuvre inaugurée aujourd'hui sera au quotidien une incitation à transmettre les valeurs et les vertus qui sont attachées à notre conception républicaine de la liberté.

Cette œuvre s'inscrit dans la politique mémorielle de la Ville qui souhaite, à travers des réalisations artistiques, rappeler aux yeux de tous les grands événements de l'histoire qui ont fait Nantes, et des hommes qui l'ont marqué. Construire et reconstruire sans cesse une ville c'est aussi y introduire la profondeur du temps par les repères et les ponctuations de l'Histoire.

Par le décret du 11 novembre 1941, le général de Gaulle, chef de la France Libre, a décerné à la Ville de Nantes l'insigne de l'ordre des Compagnons de la Libération. Cet ordre a été attribué à 1036 personnes, 18 unités

combattantes et 5 communes. La ville de Nantes est la première de ces cinq communes que sont Grenoble (et je salue son représentant aujourd'hui, Monsieur Jean-Paul Roux), Paris, Vassieux en Vercors et l'île de Sein.

Le général de Gaulle, lors de sa première visite à Nantes, le 14 janvier 1945, à l'occasion de la remise solennelle à la municipalité de la croix de Compagnon de la Libération, a lui-même expliqué cette primauté : « Quelle émotion nous étreint tous aujourd'hui à Nantes dans cette grande ville libérée, dans cette grande ville exemplaire qui, dans les plus dures années de l'histoire de la France, a donné, en 1940, en 1941, en 1942, en 1943, en 1944 à la France entière, l'exemple de ce que sait faire une grande ville et bonne ville française quand elle est courageuse et résolue ».

Si le Général de Gaulle a rendu cet hommage à la Ville entière, notamment dans son discours de l'Albert Hall à Londres en 1942, il est bien naturel que la Ville, en retour, lui rende hommage et lui exprime sa gratitude.

Distinguer ainsi Nantes, c'était honorer l'histoire et les sacrifices collectifs d'une période douloureuse indissociable des bombardements et de leurs milliers de victimes, principalement civiles, indissociable de la mémoire de Marin Poirier, ce cheminot qui fut le premier Nantais fusillé pour

faits de résistance le 30 août 1941, indissociable de la mémoire de d'Estienne d'Orves, fondateur du réseau Nemrod qui réalisa en décembre 1940, à Chantenay, la première liaison radio entre la France et Londres.

Cette histoire collective est inséparable du combat et du sacrifice des 50 otages de 1941 et des fusillés de 1942.

Nous avons le devoir de rendre hommage à l'homme du 18 juin et à la résistance française. Mais au-delà, à travers la statue du général de Gaulle que nous venons d'inaugurer, ce n'est pas qu'un simple monument du souvenir que nous avons dressé : c'est une promesse.

Un engagement pris par les cinq villes Compagnons de la Libération, Nantes, Grenoble, Paris, Vassieux en Vercors et l'île de Sein, désormais réunies au sein du Conseil national des Communes pour perpétuer l'Ordre de la Libération en faisant vivre le souvenir mais surtout les valeurs de l'esprit de résistance, quand le temps aura voulu que les derniers témoins, les derniers résistants, les derniers compagnons de la Libération ne soient plus là pour nous rappeler par le témoignage de leur combat et de leur lutte que l'amnésie collective n'est pas une réponse pour l'avenir :

« Quoiqu'il arrive, la flamme de la résistance française ne doit pas s'éteindre et ne s'éteindra jamais ».

Nous sommes tous des enfants de l'appel du 18 juin 1940. Ce monument est un hommage mais aussi le symbole du passage de témoin entre les générations. C'est pourquoi Emeline BLANCHANDIN, lauréate du Concours de la Résistance et de la Déportation, élève en terminale L au Lycée Saint-Joseph du Loquidy de Nantes, nous lira, 70 ans après ce jour fondateur, l'appel du 18 juin 1940. Ainsi symboliquement, entre les résistants d'hier et la jeunesse d'aujourd'hui, la flamme de la résistance française ne s'éteindra jamais.

C'est avec plaisir et émotion que je passe la parole à Emeline.